VII

LE LONG DE LA MEUSE, VERS HUY, ANDENNE ET NAMUR

En auto, sur la route de Huy. — Dans la ville dévastée. — Encore un exploit de soldats ivres. — Le supplice d'Andenne : une proclamation de von Bulow. — Le bombardement de Namur. — Incendies et pillages. — Les blessés. — Un article de « l'Ami de l'ordre ».

Malgré mes différentes expéditions à Louvain, je trouvai l'occasion d'aller à Namur, après m'être fait délivrer, à l'aide d'une petite ruse, un superbe passeport qui me permit même de faire le voyage en auto.

Dans le district de Liége, la vie avait repris un cours plus normal, les Allemands ayant adopté une conduite plus convenable et permis l'importation de vivres.

L'impression qu'avait produite sur le monde entier la destruction et les crimes commis en Belgique, eut sa répercussion sur les Prussiens qui, à partir du commencement de septembre, ne faisaient pas un acte qu'ils pussent croire charitable sans poser la question : « Sommes-nous ces barbares, accusés par le monde entier ? »

Le calme relatif qui régnait pour le moment,

avait rassuré la population ; et l'on se hasardait de nouveau dans les rues.

Des hommes, tout en fumant leur pipe, jouent une partie de piquet sur le trottoir. Ce sont, pour la plupart, des hommes très forts, des mineurs, habitués à un rude travail et qui se ressentent déjà de l'impression démoralisante que donne l'oisiveté.

L'auto suit en ronflant la superbe route de Huy. C'est une excursion ravissante, à travers la vallée de la Meuse, bordée de rochers tintés de vert pâle. Si les circonstances avaient été moins douloureuses, j'aurais réellement joui de mon voyage. Je m'étais déjà approché de la ville de Huy, un jour qu'un incendie enveloppait encore la ville d'un nuage de fumée.

Le 24 août, vers 10 heures du soir, plusieurs détonations avait été entendues dans les environs du viaduc de la ville, ce qui avait suffi pour provoquer, de la part des soldats, une sauvage fusillade et l'arrestation de plusieurs personnes.

Plusieurs maisons furent criblées de balles, et une rue entière, la rue de Jardin, fut réduite en cendres ; deux habitants y trouvèrent la mort.

Il fut constaté, dans les rapports sur la violation du droit des gens en Belgique, que les Allemands reconnurent les méfaits qu'ils avaient commis en cette ville.

En voici les preuves dans l'ordre du jour qui suit :

« La nuit dernière, une fusillade a eu lieu. Il n'a pas été prouvé que des habitants de la ville possédaient encore des armes. Il n'a pas été prouvé que la population prit part à cette fusillade. Au contraire, il fut constaté que des soldats, sous l'influence de l'alcool, ouvrirent le feu poussés par la crainte d'une attaque ennemie imaginaire.

« La conduite des soldats pendant cette nuit fit, à part quelques exceptions, une impression honteuse.

« C'est un fait hautement déplorable que des officiers ou des sous-officiers incendient, ou encouragent leurs troupes à piller, sans avoir la permission ou l'ordre du commandant de la ville, ou bien encore de l'officier le plus âgé.

« Je suppose qu'une enquête sérieuse sera faite sur la conduite des soldats à l'égard de la vie et des propriétés de la population bourgeoise. Je défends tout coup de feu, sans l'ordre d'un officier.

« La malheureuse conduite des troupes a eu comme résultat qu'un sous-officier et un soldat furent gravement blessés par des balles allemandes.

« Le commandant,

« Von Bassewitz, major. »

Différents renseignements me prouvèrent que Huy n'avait pas été défendu. La citadelle sur laquelle flottait le drapeau allemand n'avait pas été mise en état de défense, ayant été jugée trop ancienne.

Le pont sur la Meuse à Huy avait été détruit par les Belges. Les Allemands eurent tôt fait de placer quelques pilotis sur lesquels ils reconstruirent un nouveau pont qui permit de rétablir la circulation.

Lors de ma visite à Huy, je fis la connaissance

de M. Derricks, le frère de l'avocat et délégué provincial assassiné à Canne en de si terribles circonstances. Le pauvre homme fut très touché quand il apprit en détail les circonstances affreuses de la mort de son regretté frère. Il me fut aussi vivement reconnaissant de me charger d'une missive pour sa malheureuse belle-sœur, qui séjournait, en ce moment, à Maastricht. En nous dirigeant vers Namur nous passâmes par Andenne qui parut avoir beaucoup plus souffert que Huy.

Par mon séjour à Liége, j'avais été plus ou moins préparé aux horreurs que je devais apprendre. Une proclamation affichée dans la ville disait :

« Le 22 août 1914.

« *Les habitants d'Andenne, après nous avoir assuré de leurs sentiments pacifiques, surprirent et attaquèrent perfidement nos troupes.*

« *Avec mon assentiment, le général en chef donna ordre d'incendier toute la ville et de fusiller une centaine de bourgeois.*

« *Je porte ce fait à la connaissance des Liégeois, afin de les prévenir du sort qui les attend, au cas où ils adopteraient la même attitude.*

« *Le général en chef,*

« Von Bulow. »

Le général dit dans sa proclamation : « Avec mon assentiment » cent personnes ont été fusillées ; or, je puis certifier qu'à Andenne, au moins quatre cents personnes trouvèrent la mort ; nous

pouvons donc conclure que trois cents personnes ont été fusillées sans son assentiment !

Andenne compte 8.000 habitants ; la ville est située sur la rive droite de la Meuse.

A leur arrivée, le 19 août au matin, les Allemands trouvèrent le pont reliant Andenne à Seuilles détruit.

A midi, ils entreprirent la construction d'un nouveau pont, qui fut achevé le lendemain.

Ce retard forcé mécontenta déjà les Allemands, dont la rage redoubla quand ils constatèrent, après avoir construit un pont provisoire, que le tunnel qui y faisait suite, avait également été rendu impraticable par différents travaux de défense. Ils manifestèrent leur mauvaise humeur en refusant de payer leurs consommations dans les cafés et magasins.

Après le passage des troupes, le 20 août, une détonation fut entendue vers six heures du soir, qui, sans doute, donna le signal, car aussitôt éclata une fusillade enragée.

Des canons devaient avoir été placés non loin de la ville, car quelques obus y explosèrent au centre.

Au lieu de passer le pont, les troupes firent demi-tour et se dispersèrent dans la ville, tirant sauvagement des coups de feu dans les fenêtres.

Les mitrailleuses furent même mises en action. Tous les habitants tâchèrent de fuir, mais la plupart furent abattus dans la rue, tandis que d'autres succombèrent dans leurs propres maisons, atteints par les balles tirées à travers les fenêtres.

On retrouva des victimes jusque dans les caves. Les soldats entrèrent effrontément dans les maisons, y volant le vin, et se saoûlant à cœur joie.

Bientôt, toute la garnison n'était composée que d'une bande de soldats en état d'ivresse.

J'ai souvent remarqué que, partout où il y eut du désordre, le programme commença par une fusillade qui devait effrayer et mettre tous les gens en fuite. Puis, c'était le pillage des bouteilles de vin; après quoi, les soldats ressemblaient à des animaux féroces, se livrant aux crimes les plus odieux.

Le pillage et la fusillade durèrent toute la nuit du 20. Dans les maisons qui avaient été épargnées par l'incendie, les soldats défoncèrent portes et fenêtres. Vers 4 heures du matin, tous les habitants qui avaient survécu à cette nuit atroce furent rassemblés et conduits à la « Place des Tilleuls ».

En chemin, plusieurs hommes furent encore tués d'une balle dans la tête. Le septuagénaire Dr Camus, fut également gratifié d'une balle et achevé d'un coup de hache.

Arrivés place des Tilleuls, plusieurs hommes furent séparés des autres, conduits près de la Meuse et fusillés.

Pendant ce temps, d'autres troupes continuèrent leur œuvre de pillage, de destruction et d'incendie.

Lors de ma visite à Andenne, la ville avait un aspect désolant. Les maisons qui n'avaient pas été complètement détruites par l'incendie mais

dont portes et fenêtres avaient été défoncées à coups de pieds, étaient fermées au moyen de planches. Les citoyens traînaient, désolés, à travers les rues, la douleur peinte sur leur visage, car chacun d'eux avait à déplorer la mort de l'un ou de l'autre membre de leur famille.

Tous se fâchèrent quand on leur parla de l'accusation dont ils avaient été les victimes. Ils prétendirent formellement que cette accusation était un infâme mensonge, que jamais aucun d'eux n'avait tiré un coup de feu.

— Si même je devais encore être martyrisé doublement, me dit l'un d'eux, je persisterais à soutenir que nous avons été faussement accusés.

Les officiers allemands défendirent avec acharnement la thèse opposée. Ils allèrent jusqu'à prétendre que la révolte des habitants avait été générale et que cette attaque était préméditée.

Je leur demandai si, lors des recherches (j'employai le mot « recherches » par prudence!) faites dans les maisons, ils avaient découvert des armes à feu, ce qui aurait pourtant dû être le cas, puisque l'on prétendait que tous les habitants avaient pris part à cette fusillade.

— Non, fut la réponse! Ils sont assez malins pour les cacher à temps ; ces armes sont évidemment enfouies dans la terre!

Cette réponse ne me parut pas trop vraisemblable.

Passé Andenne, les Allemands avaient également jeté plusieurs ponts sur la Meuse qui servirent tout spécialement au siège de Namur et qui,

pour le moment, restaient sous la garde d'une sentinelle.

Sans plus de difficultés je parviens à passer les portes de la ville où les soldats s'écartent et présentent les armes en voyant le drapeau hollandais qui flotte sur l'auto.

A gauche et à droite, je vois écrit en grandes lettres sur les murailles : *Bitte ! Zeitüngen !*

La ville de Namur fut bombardée du 21 au 23 août. Plusieurs maisons furent détruites et beaucoup de bourgeois y trouvèrent la mort. Le 23, l'armée belge battit en retraite, laissant la défense à quelques forts. La retraite belge pouvait être un mouvement stratégique, mais il est certain que les forts ne se défendirent pas jusqu'au bout. Cinq forts capitulèrent.

Le 23, les troupes ennemies occupaient la ville. A part les réquisitions, la population n'eut rien à souffrir ce jour-là.

Hélas ! le lendemain soir, plusieurs incendies éclatèrent dans différents quartiers et les soldats recommencèrent leur habituelle fusillade, faisant plusieurs victimes.

Avant d'incendier les maisons grâce aux pastilles bien connues, les envahisseurs eurent soin de les piller et d'en retirer les meubles les plus riches.

La place d'Armes, la place Léopold, les rues Saint-Nicolas et Rogier, ainsi que l'avenue de la Plante, furent réduites en cendres.

Avec l'hôtel de ville disparurent beaucoup de peintures anciennes.

Le lendemain de l'incendie, on cessa, fort heureusement, la fusillade, mais le pillage dura plusieurs jours.

Quand j'entrai dans Namur, la ville avait déjà repris un aspect plutôt calme et même je vis des médecins militaires belges, ainsi que des infirmières anglaises en uniformes, circuler librement dans les rues.

La ville contenait énormément de blessés. Les Allemands occupèrent l'hôpital militaire tandis que les Belges et les Français avaient été admis chez les sœurs de Charité à l'Institut Saint-Louis, à l'école primaire de jeunes filles, ainsi que chez les sœurs de Notre-Dame.

Pendant mon repas à l'hôtel, on vint m'offrir le journal *l'Ami de l'Ordre* qui venait de reparaître ce jour-là sous la surveillance de la censure allemande. Comme particularité je copiai l'article de fond, que fit paraître la nouvelle rédaction.

« Assez de ruines, assez de deuils.

« Plus de cent maisons furent incendiées à Namur dont, entre autres, l'hôtel de ville, la citadelle ainsi que l'institut oculaire de la place Léopold.

« Aux environs de la grand'Place une cinquantaine de maisons furent détruites. En y ajoutant les dégâts occasionnés par le bombardement qui dura du vendredi 21 jusqu'au dimanche 23, ainsi que la destruction des ponts par les troupes en retraite, l'on peut estimer le total des pertes à 10 millions.

« L'industrie, le commerce et l'agriculture n'existent plus. Les ouvriers sont sans travail et les vivres

commencent à manquer. Au dessus de cette douloureuse scène plane toujours le souvenir de nombreuses victimes ainsi que de centaines de prisonniers ou de manquants. Lors du bombardement du 23, cent personnes furent tuées sur le coup, ou moururent des suites de leurs blessures ! le nombre de blessés est infini.

« L'on peut comprendre par là que la ville porte le deuil !

« Elle pleure sa liberté, son bonheur, son calme, sa joie d'autrefois, sa prospérité disparue pour bien longtemps encore ; elle pleure ses prisonniers, ses blessés et ses chers morts...

« ... Et sur ce triste tableau se lève brillant, chaque matin, le grand soleil, réchauffant et choyant de ses doux rayons la ville et les campagnes si amèrement atteintes par le fléau. Hier encore les croyants ont imploré le ciel de leur rendre la paix, la paix ! ce bonheur que l'on n'apprécie que quand on l'a perdu. Elevons encore nos prières, redoublons d'ardeur. Seigneur, Seigneur, écoutez la voix de votre peuple qui vous implore ; soyez miséricordieux ! Rendez-nous la Paix ! »

BLOUD & GAY, Editeurs, 7, place Saint-Sulpice, Paris (6e)

Dans les Flandres, par Bertrand DE LAFLOTTE. Préface de M. le Bâtonnier HENRI-ROBERT. Un volume in-16, broché. 3 50

L'Espagne et la Guerre, par X... *rédacteur au Correspondant*. Un volume in-16, broché. 3 50

Fastes militaires des Belges, par Maurice DES OMBIAUX. Préface de M. Henri CARTON DE WIART, *Ministre de la Justice*. Un volume in-16, broché . . . 3 50

La Cloche « Roland ». Les Allemands et la Belgique, par Johannes JOERGENSEN. 3 50

Les Barbares à la Trouée des Vosges. *Récits des témoins*, par Louis COLIN. Préface de Maurice BARRÈS. Un volume in-16, broché, illustré 3 50

Le Drame de Senlis, par le baron A. DE MARICOURT. Un volume in-16, broché, illustré. 3 50

La Résistance de la Belgique envahie, par Maurice DES OMBIAUX. Lettre-Préface de M. DE BROQUEVILLE, président du Conseil. Un volume in-16, broché. . . 3 50

Aux Armées d'Italie, par Jules DESTRÉE et Richard DUPIERREUX. Un volume in-16, broché. 1 50

Blessé, Captif, Délivré. *Mémoires de guerre*, par le vicomte Hubert DE LARMANDIE. Préface du général MALLETERRE. Un volume in-16, broché, illustré . . . 3 50

Souvenirs d'un Otage, par Georges DESSON. Préface de SERGE-BASSET. Un volume in-16, broché, illustré. 2 50

Journal d'une Infirmière d'Arras, par Mme Emmanuel COLOMBEL. Préface de Mgr LOBBEDEY, évêque d'Arras. Un volume in-16, broché, illustré 2 50

Reliques sacrées. *Lettres ouvertes sur des tombes*, par Louis COLIN. Un volume in-8, broché, illustré. 3 »

Les Chants du Coq Gaulois. Paroles et musique par Henri COLAS. Un volume in-8, broché. . . . . 4 »

Dans l'espoir de la revanche. Pages patriotiques de François COPPÉE. Préface de Jean MONVAL. Un vol. in-16, broché 3 50

Discours à l'Hôpital, par Frédéric MASSON, de l'Académie française. Un volume in-16, broché. 1 50

177. — Imp. Art. « Lux » 131, Boul. St-Michel Paris.

L. MOKVELD

L'INVASION de la BELGIQUE

Témoignage d'un Neutre

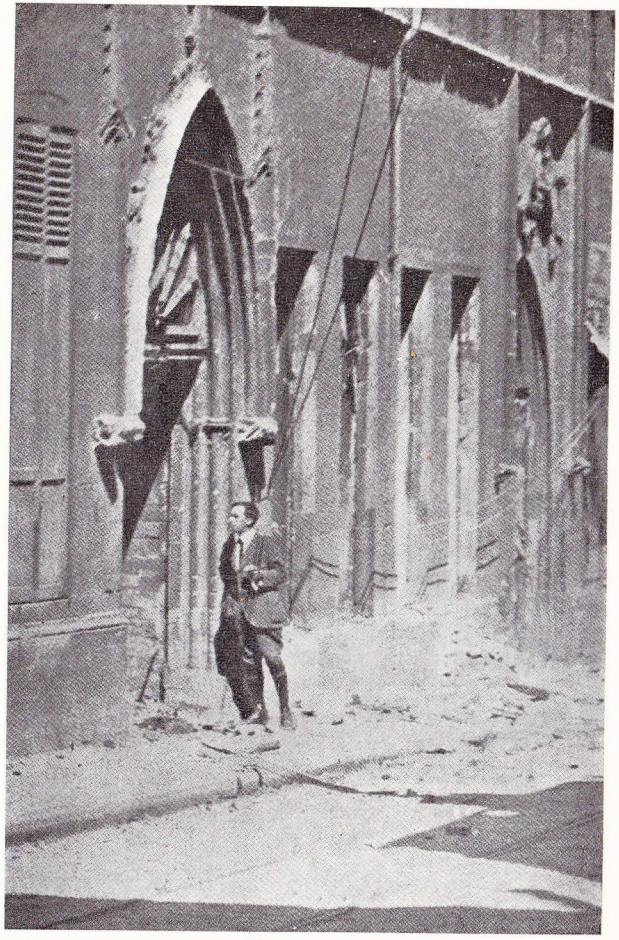
BLOUD et GAY

PARIS BARCELONE

L'INVASION DE LA BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Par L. MOKVELD — BLOUD & GAY, Éditeurs



M. L. MOKVELD,
regardant brûler les ruines de LOUVAIN

L. MOKVELD
Correspondant de Guerre du journal hollandais **Le Tijd.**

L'invasion
de la
BELGIQUE

TÉMOIGNAGE D'UN NEUTRE

Ouvrage traduit du hollandais

BLOUD & GAY
Editeurs
PARIS, 7, Place Saint-Sulpice
Calle del Bruch, 35, BARCELONE
1916
Tous droits réservés

TABLE DES MATIÈRES

Préface 5

I. A Liége et dans les environs. 7

II. La destruction de Visé. 69

III. Francs-tireurs 85

IV. Chez les Flamands. 95

V. Liége après l'occupation. 111

VI. La destruction de Louvain. 117

VII. Le long de la Meuse vers Huy, Andenne et Namur 155

VIII. De Maastricht à la frontière française; la destruction de Dinant. 165

IX. Sur les champs de bataille. 181

X. Autour de Bilsen. 189

XI. Le siège d'Anvers. 211

XII. Les mauvais traitements infligés aux blessés anglais. 237

XIII. A Anvers, sous l'occupation allemande. 249

XIV. Sur l'Yser. 257

377.. — Imp. Art. « Lux », 131, boul. St-Michel, Paris